

Recensione

K. Ansell-Pearson, *Bergson, Thinking Beyond the Human Condition*

Bloomsbury Academic 2018

Mélanie Weill

Vladémir Jankelevitch, un des plus grands lecteurs de Bergson, disait qu'il faut lire ce philosophe du temps dans l'ordre, en commençant par le commencement. C'est ce qui est fait dans *Bergson: Thinking Beyond the Human Condition* qui vient d'être publié aux éditions Bloomsbury par Keith Ansell-Pearson, professeur à Warwick spécialiste de Bergson, Deleuze et Nietzsche. Ansell-Pearson reproduit dans sa chronologie le déploiement de la pensée du philosophe, à partir de son tout début, remontant antérieurement même à la publication de sa première grande œuvre (*l'Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889) à un texte généralement méconnu, sur Lucrèce, écrit et publié en France en 1884, et dans le monde anglophone en 1959 sous le titre *Philosophy of Poetry: The Genius of Lucretius*).

De là suit une reconstruction de toute la pensée bergsonienne en suivant ses principaux ouvrages à l'exception du *Rire*. La lecture d'Ansell-Pearson est marquée par le prisme, devenu presque incontournable, de Gilles Deleuze, mais se fonde bien sur les textes originaux de Bergson – on sait que Deleuze a dans ses lectures une approche transformatrice et fait vraiment émerger de ses commentaires une pensée autonome, lui-même décrit d'ailleurs cette activité comme un processus d'engendrement d'«enfants monstrueux». Ansell-Pearson a le souci plutôt de reproduire la logique argumentative qui est celle de Bergson dans chacun de ses livres, de reproduire la cohérence de ses démonstrations, en respectant la subtilité et la complexité. C'est un effort considérable de synthèse pour faire tenir toutes les idées majeures du bergsonisme en un seul ouvrage. Le livre d'Ansell-Pearson consiste donc dans un bon résumé du bergsonisme puisqu'il parvient à couvrir de manière assez complète tous les grands thèmes classiques que sont la durée, la mémoire, l'élan vital, jusqu'aux considérations politiques et religieuses, en passant par la méthode, décrite dans le dernier chapitre comme un «art de vivre» et mise en lien avec une réflexion sur l'éducation.

Il faut souligner l'originalité d'Ansell-Pearson lorsqu'il choisit d'ancrer la pensée bergsonienne dans ce commentaire sur Lucrèce où elle trouve son origine. Que cet idéaliste ait commencé son œuvre philosophique par la méditation d'un penseur matérialiste atomiste est un fait rarement sinon jamais souligné. Ansell-Pearson met ce texte fondateur en lumière dans un beau chapitre portant sur ce que Bergson nommait la «science mélancolique» de Lucrèce. On voit déjà beaucoup des thèmes qui seront ensuite développés par Bergson y émerger: le problème de la liberté (en lien avec la notion de «clinamen»), du temps, de la vie... Et on voit dans la critique qui est faite du caractère «mélancolique» des théories de Lucrèce, comment le vitalisme bergsonien s'est construit aussi en réaction à une pensée où le matérialisme se conjugue à un pessimisme: les poèmes de Lucrèce sont tourmentés par le thème de la mort et l'impression de non-sens. A l'inverse la pensée bergsonienne, une pensée de la création, de la joie, de la plénitude, de la liberté, du dynamique, est toute orientée par la volonté d'exprimer la vitalité de ce monde et de l'homme. Cette force qui se dégage du bergsonisme comme incitation à créer est bien mise en valeur par Ansell-Pearson.

Son objectif, d'après l'introduction, est double dans sa manière de commenter la pensée bergsonienne. D'abord contribuer à davantage faire connaître dans le monde anglophone Bergson et la très grande influence qu'il a en son temps exercée sur la philosophie en France et à l'étranger. En ce sens l'ouvrage de Pearson vient sans doute utilement combler un manque pour le public non francophone. Le croisement de sources bibliographiques francophones (Frédéric Worms, David Lapoujade, Gilles Deleuze) et anglophones (Michael Kelly, Leonard Lawlor, Alexandre Lefebvre...) est un des attraits de l'ouvrage. Ensuite, son objectif est de montrer la pertinence de Bergson aujourd'hui, dont l'œuvre nous inviterait à penser «au-delà de la condition humaine». Ce projet futuriste et ambitieux serait à la racine même de la parole philosophique selon la définition que Bergson en donne: c'est de «L'introduction à la métaphysique» qu'Ansell-Pearson tire la formule dont il fait le titre de son ouvrage, et qui a finalement assez peu attiré l'attention des commentateurs jusqu'ici: «Dans la vivante mobilité des choses l'entendement s'attache à marquer des stations réelles ou virtuelles, il note des départs et des arrivées; c'est tout ce qui importe à la pensée de l'homme s'exerçant naturellement. Mais la philosophie devrait être un effort pour dépasser la condition humaine» (*Introduction à la métaphysique*, Paris 2011, p. 42). L'appel à la création pour dépasser l'immobilisme de l'intelligence et ses habitudes mécaniques est donc synonyme d'une volonté de dépasser notre condition d'être humain elle-même. Philosopher c'est briser les cadres, ainsi que Bergson y insiste souvent, briser les anciennes manières de penser: voilà le leitmotiv de sa méthode et ce qu'Ansell-Pearson semble vouloir mettre au cœur de son interprétation du bergsonisme. Cette formule sur l'effort de dépasser la condition humaine de créature intelligente pour aller vers l'intuition, il la relie aussi à d'autres thèses bergsoniennes comme l'appel dans *l'Evolution créatrice* à retourner, au-delà de la forme humaine qui est la nôtre, à la source même

de la vie, l'«élan vital» qui la traverse, et aboutir ainsi à une morale (dans *Les deux sources de la morale et de la religion*) qui vise à instaurer un rapport éthique dépassant les relations interhumaines pour s'étendre à la sphère biologique dans son ensemble. Le dépassement de la condition humaine devient alors non seulement une incitation à penser à neuf les catégories dont nous disposons mais aussi à replacer l'homme dans la totalité du monde vivant à laquelle il appartient, sans anthropocentrisme. On comprend en quoi cette pensée peut trouver un écho dans les mouvements contemporains de philosophie écologiste.

Le désir de montrer l'actualité du bergsonisme est très présent, le désir de ne pas produire un livre à l'intérêt purement documentaire mais de faire dire à Bergson des choses qui intéressent notre génération et notre manière de vivre aujourd'hui est très présent chez Ansell-Pearson. Désir salutaire: on comprend que ce penseur de la vie ne soit pas étudié d'une manière morte et froide. L'idée de réutiliser Bergson aujourd'hui au compte d'une philosophie de l'écologie, et dans le cadre du «post-humanisme», avancée en introduction, est une manière intéressante de moderniser Bergson. Tout en dépassant le bergsonisme qui n'avait pas en lui-même de visée écologique, l'interprétation écologique est conforme à sa passion pour la vie, sous toutes ses formes, animale comme végétale, sans anthropocentrisme; conforme aussi à la morale bergsonienne et son appel à mener une existence ascétique en réaction à ce qui est décrit dans les *Deux Sources* comme un emballement frénétique de la modernité pour le luxe. La transformation de l'être humain à travers l'évolution technique qui est pensée aujourd'hui par les courants post-humanistes est là aussi un thème qu'on peut penser utilement à partir du bergsonisme qui a tant dit sur la machine, sur la vie, et sur leurs relations. Ces deux pistes sont cependant davantage suggérées comme des invitations lancées au lecteur que véritablement explorées par Ansell-Pearson.

Une troisième manière dont on peut tirer du bergsonisme des indications intéressantes pour la modernité réside enfin dans la pensée de l'éducation qui y est esquissée et qu'Ansell-Pearson cherche également à mettre en valeur. Dans son dernier chapitre il effectue en effet une interprétation de la méthode bergsonienne exposée dans *La pensée et le mouvant*, appelant à la créativité plus qu'à la réutilisation du «déjà fait», dans le sens d'un principe pédagogique à mettre en œuvre dans l'éducation. On peut rappeler pour corroborer l'argument d'Ansell-Pearson que l'immense succès de Bergson en son temps n'était pas uniquement dû à ses œuvres mais bien aussi à ses talents de professeur et d'orateur. Dans les années cinquante Rose-Marie Mossé Bastide avec une étude pionnière sur *Bergson éducateur* avait prêté attention à son activité de professeur et à ses prises de position politiques dans le domaine de l'éducation. Tout récemment les cours qu'il a prodigués au Collège de France viennent de faire l'objet d'une publication aux presses universitaires de France (*Histoire de l'idée de temps*, 2016; *L'évolution du problème de la liberté*, 2017; *Histoire des théories de la mémoire*, 2018). La tentative d'extraire du bergsonisme une philosophie de l'éducation est donc une piste stimulante et peut être effectivement une des manières de

convertir le bergsonisme en «art de vivre», en une pensée guidant l'action plutôt qu'en une théorie contemplative.

Mais en d'autres passages de son ouvrage l'entreprise de modernisation d'Ansell-Pearson est plus critiquable. C'est une chose de proposer une réactualisation des théories de Bergson en utilisant certaines de ses thèses philosophiques pour penser les problèmes de notre monde moderne, ç'en est une autre de lui prêter des convictions qui n'étaient pas les siennes. Ansell-Pearson a ainsi quelques déclarations trompeuses, présentant par exemple Bergson comme un darwinien convaincu, ou encore comme un partisan des révolutions sociales. Si ces affirmations ne sont pas complètement infondées elles sont présentées avec une concision telle, et en omettant toute une série de déclarations ou de faits qui les contredisent, qu'elles en deviennent faussées. Ainsi c'est un raccourci d'écrire que «Bergson considérait Darwin comme le plus grand des naturalistes et était convaincu que la doctrine de l'évolution s'imposerait sur notre pensée» («Bergson considered Darwin to be the greatest of all modern naturalists and held that the doctrine of evolution would impose itself on our thinking» in chapter 1: an introduction to Bergson) puisque s'il croyait effectivement dans le principe de l'évolution des espèces Bergson critiquait l'approche «mécaniste» de Darwin par le principe de la sélection naturelle pour y opposer une vision créatrice de l'évolution biologique par l'«élan vital». Laisser penser qu'il se serait positionné en faveur du darwinisme à une époque où celui-ci ne régnait pas encore unanimement dans la communauté scientifique c'est essayer de le faire apparaître rétrospectivement comme étant du bon côté de l'histoire. Le fait qu'il n'adhère pas au créationnisme et qu'il croie à l'évolution n'en fait pas pour autant un darwinien. Heureusement le chapitre de *Bergson: Thinking Beyond the Human Condition* portant plus spécifiquement sur *L'évolution créatrice* et décrivant de manière plus détaillée la théorie évolutionniste de Bergson est plus nuancé et critique que ne le laisse penser cette affirmation expéditive contenue dans le premier chapitre introductif.

Il est trompeur également d'affirmer comme le fait Pearson que «dans *Les deux sources de la morale et de la religion* Bergson rend hommage aux grands leaders spirituels et éthiques, des saints chrétiens aux révolutionnaires sociaux, qui ont apporté quelque chose de dynamiquement neuf et aidé l'humanité à avancer» («In his prescient final text *The two sources of morality and religion* Bergson pays homage to those great spiritual and ethical leaders, from Christian saints to social revolutionaries, who have brought something dynamically new to existence and helped to push humanity forward», in chapter 4: Bergson on memory). Certes Bergson loue dans son ouvrage de morale les personnalités exceptionnelles qui ont permis à la société de s'ouvrir, et cite les mystiques notamment le Christ; mais laisser penser que le philosophe soutient les révolutions sociales est peu conforme à ses convictions politiques : Bergson est politiquement d'une prudence extrême et a clairement un côté élitiste que Pearson passe sous silence. Dans les années trente le philosophe de la durée est la cible des critiques des communistes pour

son idéalisme philosophique et ses prises de position dans la propagande de guerre: pour Nizan par exemple c'est un des «chiens de garde» de la bourgeoisie. Il est inexact de laisser penser que la philosophie politique de Bergson a quelque chose de «révolutionnaire».

Ces approximations qui avantagent Bergson sont le signe de la volonté vibrante chez Ansell-Pearson de faire connaître et reconnaître un penseur qu'il admire; mais entre modernisation et anachronisme il y a une ligne que le livre touche parfois. En bref, si c'est un commentaire complet qui consistera en une bonne introduction à Bergson pour ceux qui ne connaissent pas son œuvre, et apportera aux lecteurs plus familiers certains éclairages neufs, certaines pistes d'interprétation suggestives; si c'est un livre écrit avec passion et un désir ardent de la transmettre, on peut regretter un manque d'impartialité dans l'accent très élogieux qui est parfois pris.